

Le 12 mai dernier s'ouvrait à Ottawa le colloque en littérature pour la jeunesse organisé dans le cadre de l'ACFAS pour la treizième année consécutive, ainsi que l'ont rappelé les responsables, Suzanne Pouliot et Daniel Chouinard. Le titre complet se lisait «Littérature de jeunesse et francophonies du Canada et d'ailleurs: Histoire, sciences, culture et littérature». Onze communications ont été présentées en l'espace d'une journée et demie.

Suzanne Pouliot a amorcé les échanges en étudiant la langue dans deux romans de Michèle Marineau, *La route de Chlifa* et *Rouge poison*. Force est de constater que la romancière et traductrice qu'est Michèle Marineau manie la langue française avec dextérité et qu'elle en joue à l'occasion, selon des stratégies génératrices de tension, dans les moments les plus dramatiques, ou de rapprochement, établissant une étroite correspondance entre narrateur et lecteur comme le veut la littérature pour la jeunesse contemporaine. Dans *La route de Chlifa*, la langue, très hétérogène, a surtout pour fonction de souligner les différences géographiques, historiques, culturelles qui opposent les interlocuteurs jusqu'au racisme et à la xénophobie.

Présentée par Julie Bergeron-Proulx, la deuxième communication étudiait l'inscription linguistique de l'identité nationale dans le roman d'un auteur belge, *Tabou* de Frank Andriat, et dans celui d'un auteur québécois, *Le nombril du monde* de Jean-Marie Poupard. Malgré certaines similitudes entre les deux auteurs, leurs romans témoignent d'une conception très différente de la langue. Si les québécismes intentionnels ne manquent pas dans le roman de Poupard, les expressions exclusivement belges sont rares dans celui d'Andriat. Cette différence souligne la conception de la langue que se sont formée chacun des auteurs en fonction de ses préoccupations nationales et de son statut dans la francophonie. Si les Québécois revendiquent leur égalité linguistique par rapport au français de France, les Belges sont habitués à ce que leur littérature soit sous-estimée. Pour un auteur belge, être publié en France constitue une consécration, tandis que les auteurs québécois conservent une plus grande autonomie culturelle.

Le colloque étant placé sous le signe des «francophonies du Canada», la matinée s'est terminée par une présentation de Françoise Lepage qui a brossé un panorama de

l'édition en Ontario français. Elle a souligné les importants défis auxquels fait face cette industrie culturelle: le petit nombre de consommateurs potentiels, leur éparpillement sur un immense territoire et l'absence quasiment de librairies. Malgré tout, grâce aux efforts de promotion bien ciblés accomplis par le Regroupement des éditeurs canadiens-français et par les divers éditeurs, grâce aussi au nouveau programme-cadre du ministère de l'Éducation de l'Ontario, qui recommande d'insérer trois œuvres franco-ontariennes dans les cours de français de la 9e à la 12e année, le livre pour la jeunesse se porte bien en Ontario.

L'après-midi, Mélanie Collin s'est penchée sur la représentation de la Rébellion de 1837 dans les romans québécois pour la jeunesse. En s'appuyant sur deux romans contemporains, *Nuits rouges* de Daniel Mativat et *Les enfants de la Rébellion* de Susanne Julien, ainsi que sur une série plus ancienne, «Le Richelieu héroïque» de Marie-Claire Daveluy (1940), Mélanie Collin a analysé comment la rébellion et ses acteurs y sont représentés. Dans *Nuits rouges*, le personnage principal s'engage plus à titre personnel que par conviction patriotique, tandis que chez Susanne Julien, l'engagement est plus nettement politique. Chez Marie-Claire Daveluy, Olivier Précourt est un patriote idéalisé et le récit est manifestement conçu pour l'édification des lecteurs. On note également des différences dans la présentation des personnages historiques qui sont plus idéalisés dans la littérature d'autrefois que dans les romans contemporains.

Stéphanie Danaux, pour sa part, a étudié la «mise en image historique et religieuse dans les livres illustrés par Henri Beaulac aux Éditions Albert Lévesque». Beaulac a été très productif dans les années 1930-1940. En 1935, il illustre quatre livres pour Albert Lévesque: *La vie inspirée de Jeanne Mance*, *Montcalm se fâche*, *La vie gracieuse de Kateri Tekakwitha* et *L'Évangile dans la vie scout*. À cette époque, le monde de l'art redécouvre la gravure sur bois et sur linoléum. Beaulac amène un souffle relativement nouveau dans l'illustration dans la mesure où il opte pour le dépouillement et où, loin d'être littérales et anecdotiques, ses images laissent place à une interprétation symbolique. Grâce à la sobriété de ses compositions, Beaulac s'éloigne de l'imagerie habituelle des œuvres de l'époque et contribuera au renouvellement de l'illustration pour la jeunesse.

La publication des contes, si typique de l'édition pour la jeunesse, a été abordée par Patrick Hamel, qui a parlé des «Éditions Héritage: l'histoire culturelle par les contes et légendes». Après avoir rappelé que les contes et les légendes constituent un outil de choix pour la transmission des valeurs culturelles d'un peuple, le conférencier a souligné la part importante prise par les Éditions Héritage dans cette transmission. De 1975 à 1985, à peu près un quart des publications de la maison d'édition étaient des recueils de contes canadiens ou relevant du patrimoine mondial. En revanche, celle-ci n'a publié aucun conte entre 1985 et 2005 et a opté pour des publications plus ludiques. Il a été souligné que le conte contemporain a pris de l'expansion et que, d'une façon générale, les formes de récit se sont diversifiées.

Le mercredi, Monique Noël-Gaudreault a ouvert la matinée en traitant de la place qu'occupent respectivement la fiction et l'Histoire dans *L'Appel des rivières* d'André Vacher, et plus particulièrement du rapport que le roman entretient avec les sources historiques. Dans cette histoire de voyageurs du XVII^e siècle, le jeune Pierre Leblanc va, en trois ans d'aventures, acquérir savoir et pouvoir. L'Histoire, science qui se propose de mettre en lumière la vérité, n'est pas incompatible avec la fiction. Dans *L'Appel des rivières*, Pierre Leblanc se transforme grâce à son expérience des différences culturelles et grâce à ses déplacements en milieu hostile. L'histoire sociale se révèle très présente dans les relations souvent tumultueuses entre les groupes hommes-femmes, colons-coueurs des bois, Français-Anglais, Indiens-Blancs. Proposant un tableau assez réaliste de la situation qui mène à la destruction de la culture amérindienne, ce roman offre matière à de nombreux débats en milieu scolaire.

Reprenant un domaine qu'elle connaît bien, celui des frontières génériques, Johanne Prud'homme intitule sa communication: «De la porosité des frontières génériques en littérature pour la jeunesse, ou Pluck au royaume hybride de la docu-fiction». Pluck était le personnage-clé des trois albums d'Odette Vincent-Fumet parus en 1942: *Pluck. Ses aventures*; *Pluck chez les fourmis* et *Pluck chez les abeilles*. Les premières décennies de la littérature pour la jeunesse québécoise ont vu naître un grand nombre de ces livres de «docu-fiction», qui se proposaient d'instruire en divertissant. Cette hybridation peut être explorée selon trois modalités: d'abord dans ses rapports avec la fiction et le littéraire. Ainsi, Pluck appartient à la famille des lutins. Les personnages renvoient à la morphologie du conte merveilleux, les fourmis et les abeilles sont représentées avec des traits humanoïdes, mais le récit est structuré selon la forme scientifique de l'ethnologie.

Deuxièmement, ce genre hybride peut être étudié dans ses rapports avec le contexte de production. Publiés pendant la Seconde Guerre mondiale, les albums de Pluck contiennent nombre de références subtiles à ce contexte belliqueux. Enfin, l'hybridité se manifeste aussi dans ses rapports avec la vérité, puisque tout ouvrage qui se veut scientifique doit respecter la vérité. Un avertissement au lecteur précise que les informations relatives aux fourmis sont vraies et l'auteur a parfois recours à des parenthèses pour apporter un complément d'informations scientifiques.

Revenant sur l'œuvre linguistiquement riche de Robert Soulières, Noëlle Sorin a mis en lumière la fonction des stéréotypes socioculturels dans la série des «Cadavres». Alors que le stéréotype est généralement considéré comme sémantiquement et idéologiquement pauvre, l'emploi qu'en fait ce romancier est ludique et facilite la lisibilité. Ces stéréotypes se développent sur trois plans: au niveau du langage (emploi de proverbes, dictons, lieux communs, tels qu'ils sont connus ou complétés par des ajouts humoristiques), dans le cadre de schémas d'action (clichés relatifs aux littératures policière et sentimentale), et dans l'expression d'idéologies communes (pseudo-théories, jugements simplificateurs, etc.). Il en découle une critique sociale ironique dans laquelle le trait est généralement grossi. Les médias, le corps policier, la religion, les directeurs d'école, les riches et les adolescents sont ainsi soumis à l'humour décapant de l'auteur.

L'uchronie dans la littérature pour la jeunesse a été au cœur de la présentation de May Sansregret. Composé du préfixe *u* signifiant **non** en grec et de *chronos*, le temps, l'uchronie désigne un thème bien connu de la science-fiction, qui consiste à réécrire l'histoire en se fondant sur un événement passé modifié. Le récit uchronique édifie un monde autonome totalement indépendant du nôtre, qui se déroule dans un non-temps et qui prend la forme d'une utopie de l'histoire. May Sansregret a travaillé sur sept romans français publiés depuis 2000, et sur le seul roman québécois qui ait pu être retenu: *L'empire couleur sang* de Denis Côté. En permettant un voyage dans le temps et dans des mondes différents, ces romans répondent au besoin d'aventures des jeunes lecteurs. Leur recours fréquent au fantastique correspond à la façon dont les jeunes générations s'approprient le monde. Nécessitant une excellente connaissance de l'histoire pour comprendre le récit, ces romans constituent un excellent moyen d'y initier les jeunes grâce à un mélange audacieux de fiction et de réalité historique.

Daniel Chouinard clôturait le colloque par une communication intitulée «De *La première fois* (1991) à *Premières Amours* (2008): évolution et involution du langage littéraire dans les récits destinés au lectorat adolescent». Les deux recueils étudiés parus à une vingtaine d'années d'intervalle, il était intéressant d'étudier les changements qui ont pu modifier le discours et le contexte socioculturel. En dehors de différences évidentes relatives aux auteurs participants ou aux genres privilégiés dans les textes, il est apparu que, malgré l'audace des thèmes abordés, la mise à jour du contexte socioculturel des personnages et les mutations stylistiques du discours narratif, les paramètres fondamentaux de la littérature pour la jeunesse ont été maintenus, en particulier le respect d'une doxa, morale et culturelle. La production québécoise pour la jeunesse s'inscrit plutôt dans une permanence légèrement modifiée plutôt qu'en termes d'évolution et de rupture.

